

12-13-2018

# La Religion dans René de Chateaubriand

Emmanuel Buteau

Follow this and additional works at: [https://scholarworks.gsu.edu/mcl\\_theses](https://scholarworks.gsu.edu/mcl_theses)

---

## Recommended Citation

Buteau, Emmanuel, "La Religion dans René de Chateaubriand." Thesis, Georgia State University, 2018.  
[https://scholarworks.gsu.edu/mcl\\_theses/35](https://scholarworks.gsu.edu/mcl_theses/35)

This Thesis is brought to you for free and open access by the Department of World Languages and Cultures at ScholarWorks @ Georgia State University. It has been accepted for inclusion in World Languages and Cultures Theses by an authorized administrator of ScholarWorks @ Georgia State University. For more information, please contact [scholarworks@gsu.edu](mailto:scholarworks@gsu.edu).

# LA RELIGION DANS *RENÉ* DE CHATEAUBRIAND

by

EMMANUEL BUTEAU

Under the Direction of Éric Le Calvez, PhD

## ABSTRACT

Dans ce mémoire, on soumet *René* de Chateaubriand à une analyse épistémologique, en vue d'arriver à une interprétation plus approfondie que celle qu'on obtiendrait d'après une approche qui se penche purement sur les thèmes du romantisme du 19<sup>e</sup> siècle. Ayant conçu un schéma inductif qui provient de l'expérience du récit lui-même, on est arrivé à des motifs dyadiques dont un aspect biographique-descriptif, un aspect narratif-déclaratif et un aspect confessionnel-dévotionnel. Dynamiques, les relations de ces motifs entre eux constituent la base théorique d'une approche interprétative portant simultanément sur un engagement herméneutique et phénoménologique.

INDEX WORDS : Religion, Symbolisme, Solitude, Phénoménologie, Épistémologie, Romantisme.

LA RELIGION DANS *RENÉ* DE CHATEAUBRIAND

by

EMMANUEL BUTEAU

A Thesis Submitted in Partial Fulfilment of the Requirements for the Degree of

Master of Arts

in the College of Arts and Sciences

Georgia State University

2018

Copyright by  
Emmanuel Buteau  
2018

LA RELIGION DANS *RENÉ* DE CHATEAUBRIAND

by

EMMANUEL BUTEAU

Committee Chair:   Éric Le Calvez

Committee:       Gladys Francis

                          Germán Torres

Electronic Version Approved:

Office of Graduate Studies

College of Arts and Sciences

Georgia State University

December 2018

**DEDICATION**

*Pour Haïti*

## **ACKNOWLEDGEMENTS**

Je témoigne toute ma reconnaissance aux Docteurs Éric Le Calvez et Gladys Francis pour m'avoir accompagné fidèlement au cours de ces deux dernières années. Je me suis nourri de votre passion et de la généreuse attention que vous avez portée sur mes études. Merci infiniment.

Dr Peter Swanson, vous m'avez convaincu de la haute qualité du programme de français à Georgia State. Vous aviez raison. Merci mille fois.

## TABLE OF CONTENTS

ACKNOWLEDGEMENTS .....	V
1 INTRODUCTION.....	1
2 CHAPITRE PREMIER : COMPRENDRE LE RÉCIT : L'ASPECT BIOGRAPHIQUE-DESCRIPTIF .....	8
3 CHAPITRE II : L'ASPECT NARRATIF-DÉCLARATIF .....	20
4 CHAPITRE III : L'ASPECT CONFSSIONNEL-DÉVOTIONNEL .....	28
5 CONCLUSION .....	37
BIBLIOGRAPHIE.....	39



## 1 INTRODUCTION

Rédigé au début du 19<sup>e</sup> siècle par François-René de Chateaubriand, *René* est un récit court, qui, à première vue, semble correspondre précisément au mouvement littéraire, philosophique et scientifique, dit romantique qui débute en Allemagne au tournant du siècle et dont Fichte, Schelling et Goethe sont des précurseurs importants. Ce mouvement se reconnaît, en grande partie, par la présence des thèmes suivants : l'individualisme, la nature, la solitude, l'esthétique et l'enchantement, en d'autres termes, un dévouement catégorique à la subjectivité. D'après Fichte, le moi peut sonder le fond de sa propre subjectivité, et en ce faisant, révèle l'égo dans sa forme absolue. Tout dépend de cet égo qui sous-tend tout (Richards 2002). Par cette affirmation s'entend le rejet catégorique de la conception mécanique du monde promue par John Locke entre autres en faveur d'une interprétation dynamique de la relation entre l'être humain et son monde. Cette tournure vers la subjectivité est très prononcée dans *René*. Au cours du récit, par exemple, le personnage éponyme maintient sa préférence de l'individualisme malgré de graves conséquences telles que l'isolement et la douleur. Tout se rapporte au choix du sujet, plus précisément au droit de choisir soi-même le chemin qu'il suivra. Cette attitude est partout présente et essentielle et pour René et pour sa sœur Amélie. Il est vrai que les rôles que jouent ces thèmes dans la vie de ces principaux personnages n'ont point d'égal dans le récit ou dans la logique du romantisme. Cependant, une interprétation strictement *romantique* risque d'être simpliste et, par conséquent, moins utile à la compréhension de cette œuvre importante.

Dans ce mémoire, on cherche une approche plus approfondie pour l'interprétation du récit. En revanche, on veut aller au-delà des thèmes cités ci-dessus, les subsumant dans la catégorie qui semble donner lieu à leur déploiement, i.e., la religion. Une telle approche peut paraître contradictoire étant donné la place secondaire que Chateaubriand octroie à la religion par

rapport à l'égo. Cependant, l'auteur nuance suffisamment ses mots, on voudrait arguer, jusqu'à atténuer, voire résoudre ses tendances contradictoires. De toute façon, c'est plutôt une méthode pédagogique très particulière qu'on doit attribuer à *René*. Comme l'avoue l'auteur, ses buts seraient d'offrir une apologie de la vie chrétienne. Qu'il ait formulé de tels objectifs en termes littéraires révèle déjà des présuppositions épistémologiques vis-à-vis de la pédagogie et des idées religieuses. Qu'il atteigne ses buts apologétiques ou non, c'est une question qui ne deviendra pertinente que plus tard dans ce mémoire. Pour l'instant, il suffirait de maintenir que *René* est par nature un récit éducatif. Ses traits quasi-romantiques, inévitables peut-être à cause de son contexte historique, ne trahiraient-ils pas, néanmoins, un engagement humaniste ? Dans ce cas, les dynamiques du genre littéraire elles-mêmes pourraient le stratagème interprétatif qui convient.

Ne s'agirait-il pas donc d'une simple distinction entre un romantisme humaniste ou un humanisme romantique ? Est-ce défendable au niveau du récit d'aller encore plus loin sans pousser au point de rupture ce qui peut être glané à l'aide d'outils littéraires, c'est à dire, sans avoir recours à des idées adventices ? Effectivement, tout semble revenir à un thème commun : le "triomphe" de la religion. Mais, quel est le rôle explicite de cette religion dite "charmante" ? Son influence provient-elle d'un effet de base ou est-ce un simple accessoire ? Dans les trois chapitres qui suivent, on avance trois idées tirées de la structure même de *René* qui aident à élucider la place de la religion comme élément essentiel du motif pédagogique-théologique à base littéraire introduit dans les paragraphes précédents. L'argument principal de ce mémoire porte donc sur une analyse textuelle du récit dans un premier lieu. Le but du premier chapitre sera de présenter l'œuvre dans son ensemble : la forme, le style et les personnages. Les deux autres chapitres comprendront des études approfondies de deux espèces d'interruptions au niveau du

texte : 1. les prières qui s'inscrivent aux pages 153, 156 et 157 et 2. les paroles en aparté, faute d'un terme plus juste, qui sont parsemées un peu partout.

En ce qui concerne la structure, *René* peut être divisé en trois parties : biographique-descriptive, narrative-déclarative et confessionnelle-dévotionnelle. Par *parties* on peut entendre également *aspects*, c'est-à-dire, des points de vue dans lesquels l'auteur présente son discours ou les faces sous lesquelles on peut analyser le récit. Il s'agit donc de considérer chaque aspect en tant que point de rencontre entre l'auteur et le lecteur. Les intentions de l'auteur, c'est-à-dire, le *pourquoi* du récit, étant difficile sinon impossible à déchiffrer au niveau de l'œuvre littéraire, c'est la spontanéité qui gouverne cette rencontre. Inutile alors d'essayer d'anticiper les résultats de celle-ci. On a affaire alors avec un problème épistémologique qui porte sur le choix de privilégier un genre particulier, par moyen d'une réduction phénoménologique où l'on suspend le monde objectif, pour ainsi dire, en vue de sauvegarder les possibilités révélatrices du phénomène, à savoir, dans ce cas, la rencontre entre le lecteur et le texte (Husserl 1989). Donc l'herméneutique de suspicion, élément naturel dans l'encontre avec tout texte, donne place à une herméneutique de suspension, le texte lui-même servant de piste à une danse libre dont le rythme s'impose de l'intérieur.

### **En ce qui concerne les buts apologétiques de l'auteur**

Une apologie consiste en un éloge de quelque chose sous une forme écrite. Il s'agit en effet d'un discours qui sert à justifier une idée, un dogme et même une personne. Elle repose sur des points philosophiques forts, ses buts étant dédiés autant à la défense qu'à la persuasion. En général, on adresse une apologie pas aux croyants mais à ceux que l'on considère de l'extérieur, d'où le caractère philosophique ou général d'une apologie. On trouve l'un des premiers exemples de la tradition chrétienne dans le sermon délivré par l'apôtre Paul à Athènes (Actes 17). Là le

langage de Paul prend une forme générale, compréhensible et non ésotérique. Cela permet l'échange des idées entre l'apôtre et ses interlocuteurs grecs.

En dépit des efforts de l'auteur et des qualités remarquables du récit en tant qu'œuvre religieuse, *René* ne constitue pas une apologie de la religion chrétienne. Plutôt, ce qui est apparent dans le récit, c'est la promotion d'une anthropologie théologique qui affirme les traditions et les croyances catholiques vis-à-vis la relation entre l'humanité et le Dieu chrétien. Rien de critique n'est offert. Cela suggère alors que des initiés constituent l'audience ciblée par l'auteur. *René* maintient la validité présumée de certaines doctrines chrétiennes comme l'immortalité de l'âme et l'impuissance humaine devant Dieu et la nature. Cependant, on pourrait arguer, qu'il ne les rend point plus acceptables aux goûts du non-initié, qui constituent l'audience typique d'une apologie. Le chrétien, plus précisément l'adhérent à la foi catholique romaine, en revanche, se sentira bien à l'aise. Le langage, les pratiques voire le monde même du récit lui sont familiers.

Dans *René*, Chateaubriand se fait champion de la religion. Cela est bien évident. Il promeut les habitudes, les rituels et les lieux qui ont rapport avec le Catholicisme. La cloche, comme on le verra plus tard, étant symbole à la fois visible et audible de la foi catholique, se manifeste partout dans le roman. L'espace religieux est aussi important. Le narrateur en fait pas mal de mentions. D'autres symboles religieux, tels que la vierge, font aussi une apparition, ainsi que les préjugés même qui sévissent généralement dans le christianisme. Ce qui se fait dans *René*, c'est une convergence d'objets, d'espaces, de symboles et de personnages qui illustrent la vie religieuse dans sa plénitude. *René* constitue un texte religieux, tout court. Cependant, on doit distinguer une apologie, dont la posture est défensive et parfois offensive, d'autres services religieux qui ont pour but l'approfondissement de la foi du croyant. En d'autres termes, dans

services religieux, on doit entendre plus ou moins des actes pieux fort probablement édifiants qui s'adressent aux initiés.

Mais l'être humain reste faible devant le temps et devant la nature. Du point de vue humain, « le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges ; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir » (150). Quels sont les caractéristiques de l'existence humaine donc que la douleur d'un passé qu'on ne puisse changer, et l'anxiété d'un futur qui ne se concrétise jamais ! Les soi-disant forts de l'histoire sont témoins de cette vérité. Là où se tenaient les grandes civilisations grecque et romaine qui jadis paraissaient comme des édifices inébranlables de l'histoire, il ne reste que de la simple poussière et des débris. C'est-à-dire que les rois de la terre et les géants de l'histoire et le père de René et d'Amélie, partagent le même sort : ils sont perdus dans l'oubli et l'indifférence, comme s'ils « n'avaient jamais été » (147). C'est ce que découvre René au cours de ses visites parmi ceux qui « ne sont plus » (148). Il n'arrive qu'à affirmer la faiblesse humaine devant le temps et la nature. Alors il conclut, « Force de la nature, et faiblesse de l'homme : un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de ces tombeaux, que tous ces morts, si puissants, ne soulèveront jamais ! » (148). Il s'interroge ensuite, « Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit ? Le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée » (149).

Le sort des vivants se manifeste aussi tragiquement que celui des morts. Le tout affirme les faiblesses humaines y compris sa mortalité, la puérité de sa raison (155), la limite de sa mémoire (171) et le caractère même de la famille (163). Ténébreuses et mensongères, les contradictions sont encore plus fortes. On est forcé de douter en tout, même quand on fait le bien parce que « notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs » (155).

Évidemment, pour René, la vie est un poids lourd rendu encore plus pénible par la faiblesse de l'homme par rapport à la nature : « Le chêne voit germer ses glands autour de lui : il n'en est pas ainsi des enfants des hommes » (163).

Dans la vie, il s'agit de deux spectacles : la nature, qui semble faire écho à la voix de Dieu, et l'humanité, dont le sort la condamne au doute et à la douleur. L'homme donne la vie mais il est impuissant devant la mort. René est témoin oculaire de ce fait, lui qui a « couté la vie à sa mère en venant au monde » et qui a connu la mort « sur les lèvres de celui qui m'avait donné la vie » en parlant de son père (147). C'est à la religion qu'appartient la grandeur. C'est elle qui vainc les tendances néfastes du cœur. Elle évanouit les menaces et la violence, donnant lieu à l'humilité et l'admiration (164). La religion triomphe sur les faiblesses humaines (165). Elle fait jaillir la joie. René capture sa puissance dans l'ode suivant : « Aux plus violentes amours elle substitue une sorte de chasteté brûlante où l'amante et la vierge sont unies ; elle épure les soupirs ; elle change en une flamme incorruptible une flamme périssable ; elle mêle divinement son calme et son innocence à ce reste de trouble et de volupté d'un cœur qui cherche à se reposer, et d'une vie qui se retire » (168).

Avec *René*, Chateaubriand atteint un but théologique qui porte sur une anthropologie propre à la foi catholique. Cela se voit dans le langage, les symboles et même le style du récit. L'auteur accentue la cloche comme symbole principal de la religion chrétienne. On entend sa voix divine un peu partout y compris à travers les temps. Pour René, on pourrait imaginer la résolution des contradictions humaines grâce aux vibrations transcendantes de la cloche, qui lie le passé au futur, le berceau à la tombe, et la vie à la mort.

À cause de son emploi du langage, du sujet et des symboles qui ne sont familiers qu'aux initiés, Chateaubriand n'atteint pas ses buts apologétiques avec *René*. Le monde du récit serait

tout à fait étrange au non-initié. En fait, certains chrétiens (non-catholiques) trouveraient certaines parties du roman incompréhensibles. Cependant, *René* représente un très bon modèle d'œuvre religieuse. Il appartient au même genre que *La Confession* de Saint Augustin. *René* porte sur des points eschatologiques très forts aussi, mais ceux-ci sont moins accentués.

## 2 CHAPITRE PREMIER : COMPRENDRE LE RÉCIT : L'ASPECT BIOGRAPHIQUE-DESCRIPTIF

“But the passion of the infinite is precisely subjectivity, and thus subjectivity becomes the truth.”

“When subjectivity, inwardness, is the truth, the truth becomes objectively a paradox; and the fact that the truth is objectively a paradox shows in its turn that subjectivity is the truth.”

— Søren Kierkegaard

### Répartition du récit : analyses préliminaires

Il n’y a alors pas de répartition vraisemblablement visible d’une partie ou d’un aspect du récit à l’autre. Les démarcations se voient plus aisément au niveau du style. Chaque aspect ou dyade joue un rôle double et illumine une perspective double. Par exemple, dans la première phrase du récit, le narrateur émet les remarques suivantes, « en arrivant chez les Natchez, René avait été obligé de prendre une épouse, pour se conformer aux mœurs des Indiens ; mais il ne vivait pas avec elle » (143). La biographie et la description convergent ici sans se contredire. On apprend certains détails sur la vie de René. On apprend aussi sur la manière de vivre des Natchez, ce qui est en effet une description des conditions sociales dans cette société. Dans un autre passage, on lit, « J’ai coûté la vie à ma mère en venant au monde ; j’ai été tiré de son sein avec le fer. J’avais un frère, que mon père bénit, parce qu’il voyait en lui son fils aîné. Pour moi, livré de bonne heure à des mains étrangères, je fus élevé loin du toit paternel » (145). En plus des détails de la vie de René, on peut lire une description des relations entre René et ses parents. On apprend aussi un détail important à propos des conditions qui ont « coûté la vie » à sa mère. Cela devait être une expérience stressante pour le bébé et assurément tenaillante pour sa mère surtout



quand on considère l'emploi du « fer », instrument chirurgical encore rudimentaire, même à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, sans parler du 18<sup>e</sup>.

L'aspect biographique-descriptif comprend d'abord les passages dans lesquels sont présentés les personnages. On en trouve particulièrement dans les quatre premiers paragraphes et ça et là au cours du récit. En plus des personnages, l'aspect biographique-descriptif comprend les réactions des personnages tels que les gestes corporels de René et de ses deux amis, Chactas et le P. Souël : « en prononçant ces derniers mots, René se tut et tomba subitement dans la rêverie. Le père Souël le regardait avec étonnement, et le vieux Sachem aveugle, qui n'entendait plus parler le jeune homme, ne savait que penser de ce silence » (151). Les mouvements et les personnifications de la nature en font aussi partie : « La paix de vos cœurs, respectables vieillards, et le calme de la nature autour de moi me font rougir du trouble et de l'agitation de mon âme » (144).

La partie narrative-déclarative constitue un événement linguistique par lequel l'auteur emploie la narration pour proférer certaines idées. Il se manifeste sous forme d'interruptions stylistiques où l'on semble suspendre la narration pour faire passer un message particulier. En général, le déclaratif affirme le narratif tout en l'élargissant. Il inspire la réflexion : c'est son but principal. Il ôte du narratif ses illusions de simple historisation, lui octroyant une valeur pédagogique. Parfois gnominique et parfois spéculatif, le déclaratif cherche toujours à éduquer. Cela se fait souvent par l'utilisation du langage inclusif, « nous », rendu légitime par le présent gnominique, qui crée pour le lecteur l'impression d'une véritable appartenance dans une réalité commune. Cet aspect se manifeste bien dans le long passage suivant. La partie en italique représente le narratif et la partie en gras le déclaratif :

*L'automne me surprit au milieu de ces incertitudes : j'entrai avec ravissement dans les mois des tempêtes. Tantôt j'aurais voulu être un de ces guerriers errant au milieu des vents, des nuages et des fantômes ; tantôt j'enviais jusqu'au sort du pâtre que je voyais réchauffer ses mains à l'humble feu de broussailles qu'il avait allumé au coin d'un bois. J'écoutais ses chants mélancoliques, qui me rappelaient que dans tout pays, **le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs** (154).*

On observe le même aspect dans ce deuxième passage :

*Toutefois cet état de calme et de trouble, d'indigence et de richesse, n'était pas sans quelques charmes. Un jour je m'étais amusé à effeuiller une branche de saule sur un ruisseau, et à attacher une idée à chaque feuille que le courant entraînait. Un roi qui craint de perdre sa couronne par une révolution subite, ne ressent pas des angoisses plus vives que les miennes, à chaque accident qui menaçait les débris de mon rameau. **Ô faiblesse des mortels ! Ô enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais ! Voilà donc à quel degré de puérilité notre superbe raison peut descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule** (155).*

Quant à la face confessionnelle-dévotionnelle, on observe trois exemples particuliers aux pages 153, 156 et 157. Ce sont des moments où le personnage principal se tourne vers le ciel et prie Dieu. Ces prières sont prononcées dans des moments de crises existentielles. La première se

fait très tôt après le retour de René à Paris. Étant parti en voyage parmi les morts et les vivants, il cherche à rejoindre sa sœur, Amélie, qui lui refuse une audience (152). Mécontent, il décide de se « retirer dans un faubourg pour y vivre totalement ignoré » (153). Ce que René cherche en effet c'est quelque chose à quoi s'ancrer, « un objet qui pût l'attacher ». C'est ainsi qu'il révèle dans un moment dévotionnel spontané les détails particuliers d'un passé vraisemblablement pieux : « Grand Dieu, qui vit en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme ! » Après cette expression de dévotion passée, René se confesse : « Ah ! Qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son âme à la fontaine de vie ? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste ? » (153).

On reviendra sur les détails particuliers des prières plus tard dans la troisième partie de ce mémoire mais il faut constater que la douleur de René s'intensifie jusqu'au point du désespoir. Ainsi il envisage de mettre fin à sa vie, d'où la nature pénitentielle de la troisième prière (157). Les problèmes existentiels ne se résolvent que dans la partie confessionnelle-dévotionnelle.

L'aspect confessionnel-dévotionnel comprend de plus les symboles religieux saupoudrés partout tout au long du récit tels que la cloche dont le son retentit dès le début du discours de René.

### **Portraits des personnages**

*René* essaie de répondre à une question que pose le narrateur aux noms des deux amis du personnage principal du récit, Chactas et le P. Souël, à savoir « par quel malheur un Européen bien né avait été conduit à l'étrange résolution de s'ensevelir dans les déserts de la Louisiane ? » Ainsi s'ouvre une narration d'à peu près 30 pages qui compte effectivement quatre personnages

dont deux principaux, à savoir René, le principal des principaux, et sa sœur Amélie. Les deux personnages secondaires, Chactas et le P. Souël, appelés le Sachem et le missionnaire respectivement, sont importants non seulement en raison de leurs discours très forts – en effet, ils disent très peu – mais en vertu de ce qu’ils représentent dans la vie du personnage principal. Le narrateur, qui ne s’identifie pas et qui dit très peu sauf au style direct, présente immédiatement au lecteur René, le personnage principal.

Au point de vue biographique, le narrateur n’offre que quelques mots à propos de René. On apprend qu’il vient de l’extérieur, plus précisément d’Europe. On ne sait quand il est arrivé en Amérique, mais l’emploi du plus-que-parfait partout dans le premier paragraphe suggère un temps lointain relatif aux événements qui dominent le récit. On sait qu’au moins « quelques années » se sont écoulées depuis (143). Ce temps est marqué par trois problèmes. Le premier est celui de l’adaptation. René a dû se marier pour s’accoutumer à la vie des Natchez, apparemment une référence à l’ancienne colonie française en Amérique du nord. En deuxième lieu, il fait le choix des bois et de l’isolement. Excepté ses entretiens avec ses deux amis, il vit dans la solitude, se distanciant de tout autre, y compris de sa femme. Le troisième problème vient d’une lettre reçue d’Europe. Celle-ci l’entraîne encore plus au fond dans le chagrin. C’est le poids du contenu de cette missive, la goutte qui fait déborder le vase, pour ainsi dire, qui le pousse à se décharger dans les mains simultanément tendres et fermes de ces vieux amis.

La première partie du récit présente alors un portrait d’un jeune homme qui est déjà troublé longtemps avant l’arrivée de cette épître dont l’auteur reste anonyme jusqu’à la fin des discours de ce dernier (169). René est un homme secret. Son passé est secret ainsi que le contenu de son âme malgré les attentes considérables de ses amis de lui en « arracher ». Le René qui raconte son histoire est un personnage bouleversé qui ne peut plus se cacher. Avant, il se cachait

dans les bois et embrassait l'oubli. Maintenant en état de crise, il « fuyait jusqu'à ses vieux amis » et leur ouvre son cœur.

Cette première partie du récit, comprenant trois paragraphes de vingt-deux, dix et vingt lignes respectivement, présente aussi les deux personnages secondaires du récit. Il s'agit de Chactas et du Père Souël, deux vieillards et les seules relations du personnage principal. Chactas, comme suggère son titre, Sachem, appartient à une tribu amérindienne de l'Amérique du nord. Soucieux de René, il est devenu le « père adoptif » de ce dernier. Chactas est un homme sage qui aime raconter ses aventures de jeunesse. Aveugle, il trouve du plaisir dans les narrations des autres, comme on le voit dans les paroles suivantes adressées à son fils adoptif : « Mon enfant, je ne vis plus que par la mémoire. Un vieillard avec ses souvenirs ressemble au chêne décrépît de nos bois : ce chêne ne se décore plus de son propre feuillage, mais il couvre quelquefois sa nudité des plantes étrangères qui ont végété sur ses antiques rameaux » (152).

Les paroles de Chactas sont anthropologiques, voire humanistes. Ce qui l'intéresse, ce sont les aspects humains et naturels. La sympathie qu'il manifeste pour René semble aller au-delà de celle d'un simple père et suggère une identification beaucoup plus profonde, lui, ayant raconté ses propres aventures à son fils adoptif. Le Sachem cherche toujours « sa route » (172). C'est à René de lui prendre le bras pour le guider. Le Sachem vit « par la mémoire », de l'histoire et des phénomènes humains, pour ainsi dire. Stéréotype amérindien, il s'intéresse à la nature et y tire ses leçons. Ses discours sont alors parsemés de personnifications où le chêne ou le Meschacebé font la morale aux humains. Cinq fois le chêne fait-il son apparition dans le récit. On le voit dans les paroles du Sachem déjà citées : « [le] chêne ne se décore plus de son propre feuillage, mais il couvre quelquefois sa nudité des plantes étrangères qui ont végété sur ses antiques rameaux ». Et encore ici, comme pour montrer l'influence de Chactas et de la

physionomie amérindienne sur René, « le chêne voit germer ses glands autour de lui : il n'en est pas ainsi des enfants des hommes ! » (163)

Les adjectifs que le narrateur associe à Chactas sont *aimable*, *doux* et *tendre*, des qualités généralement attribuées aux femmes. À la fin du récit, c'est dans les bras du Sachem qu'il plonge la tête, les paroles et le sein de ce dernier étant devenus pour le jeune homme une source de soulagement et de consolation (152 ; 171). Chactas est aussi appelé *le vieux Sauvage*, une attente de la part de l'auteur, suggèreraient certaines paroles du narrateur, de subvertir les tendances européennes envers les Amérindiens. Rarement en bas de casse, *Sauvage* a l'air d'un titre d'honneur incarnant les qualités de la vie amérindienne. Par l'intermédiaire de Chactas, Chateaubriand paraît mettre en question les préjugés venus d'Europe tout en prônant les vertus de ceux indifféremment étiquetés de *sauvages*. On ne peut pas sous-estimer le rôle de ce personnage important. Sa valeur se voit même au niveau de son doux langage et de sa sagesse dont René profite pour se calmer (152).

Le P. Souël, dit le missionnaire, joue le rôle quasi-stéréotypé de l'ecclésiastique strict, voire du père de famille éloigné mais disciplinaire. Il incarne la seconde partie de l'influence à deux pôles qui caractérise la vie du jeune René. Encore moins bavard que Chactas, on sait très peu sur sa vie. Sévère, il n'ouvre la bouche qu'une seule fois dans tout le récit pour contrebalancer son vieux camarade et châtier leur protégé : « Rien ne mérite dans cette histoire la pitié qu'on vous montre ici. Je vois un jeune homme entêté de chimères, à qui tout déplaît, et qui s'est soustrait aux charges de la société pour se livrer à d'inutiles rêveries » reproche-t-il à René avec sévérité, corrigeant, comme l'avoue Chactas, « et le vieillard et le jeune homme » (171). C'est ici l'évidence incontournable du contraste entre les deux vieillards : « l'indulgence aimable » de Chactas et la « sévérité » du P. Souël (143), une distinction qui laisse voir une

différence catégorique au point de vue de l'individu bien que complémentaire en ce qui concerne leur relation à René.

Amélie, la sœur de René et celle dont la mort donne l'occasion des confessions de son frère, est, après René, le deuxième personnage le plus important du récit. Elle est l'aînée de son frère de quelques années à peine, et la plupart des détails de sa vie s'obtiennent autour de son amour illégitime pour son frère. Les secrets de son âme ne sont révélés que jusqu'à la fin dans une lettre adressée à René. Amélie est essentielle au récit quoique son rôle semble secondaire par rapport à celui de son frère. Certes, elle et René ont un lien très profond. Ils partagent une affection incomparable. René voit dans sa sœur une presque-mère : « Amélie, dit-il, avait reçu de la nature quelque chose de divin ; son âme avait les mêmes grâces innocentes que son corps ; la douceur de ses sentiments était infinie ; il n'y avait rien que de suave et d'un peu rêveur dans son esprit ; on eût dit que son cœur, sa pensée et sa voix soupiraient comme de concert ; elle tenait de la femme la timidité et l'amour, et de l'ange la pureté et la mélodie » (158).

On dirait que René trouve dans Amélie ce qu'il désirait le plus, ce qu'il cherchait jusqu'au bout du monde. Ni femme ni ange, Amélie était l'image de l'inconnu, indissociable de ses rêveries, de sa vision du sublime. C'est ce qu'il dit en effet dans le passage qu'on vient de citer. On pourrait dire que les affections d'Amélie et de René, l'une envers l'autre et vice-versa, appartiennent à deux dimensions différentes. De la part de René, son amour frôle un certain mysticisme, un mouvement plus vertical qu'horizontal. Pour sa part, Amélie est amoureuse de son frère. C'est là la source de son angoisse et de sa prédilection à la vie religieuse. René était toujours conscient de l'amour spéciale que sa sœur ressentait pour lui et combien cet amour la peinait. Il est dit, juste après la mort de leur père : « elle me disait que j'étais le seul lien qui la retînt dans le monde, et ses yeux s'attachaient sur moi avec tristesse » (147). Amélie réaffirme

ces sentiments dans cette lettre au langage soutenu où elle révèle sa décision, écrit-elle, de mettre « à profit les avertissements du ciel ». Elle continue, « Pourquoi ai-je attendu si tard ? Dieu m'en punit. J'étais restée pour vous dans le monde... Pardonnez, je suis toute troublée par le chagrin que j'ai de vous quitter » (160).

Dans la partie narrative-déclarative, c'est René qui raconte sa propre histoire dans un style direct. D'ici jusqu'à la fin, le narrateur devient timide. Il retourne de temps en temps mais brièvement. On apprend sur la vie familiale de René, comment sa mère mourut pendant qu'elle lui donna naissance. Son père, en revanche, ne l'aimait pas. Il préférait son fils aîné. L'isolement de René se fait donc par défaut, en raison de son enfance quasi-orpheline. Il trouve un refuge dans sa sœur aînée, Amélie. Celle-ci devient à la fois une amie d'enfance et une âme sœur. Ensemble ils vivent les années formatrices où ils apprennent tous deux les valeurs de la religion. René décrit sa relation avec Amélie en termes mystiques qui invoquent une origine soit divine ou maternelle. Il raisonne : « il est vrai qu'Amélie et moi nous jouissions plus que personne de ces idées graves et tendres, car nous avons tous les deux un peu de tristesse au fond du cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère » (146).

Rien n'est dit de la relation entre Amélie et sa mère, et on ne sait quand exactement le père de René et d'Amélie succombe à sa maladie, On n'a aucun détail du mal qui le conduit jusqu'à la tombe. De toute façon, obligés de vivre avec « de vieux parents », Amélie et René se trouvent à un croisement important. Naturellement, ils pensent à la vie religieuse qui leur paraît toujours accueillante. Les deux choisissent de rester dans le monde, Amélie en raison de son amour pour son frère et l'autre, soit à cause d'une « inconstance naturelle » ou d'un « préjugé contre la vie monastique » (148).



Ce que l'on voit ici à ce point crucial dans la vie de ces âmes sœurs, c'est de l'introspection qui les porte à un chemin particulier contre tout autre, y compris celui de la religion. Un contraste clair se fait entre la vie religieuse et ce qu'ils surnomment, peut-être à cause de l'influence chrétienne, tout simplement « le monde » ou plus concrètement « la terre ». La vie religieuse leur signifie alors la fin d'un voyage, là où l'on se cache des « voies trompeuses de la vie » (147). Vivre dans le monde, au contraire, est le lot des malheureux condamnés à une vie « inutile » car « heureux ceux qui ont fini leur voyage, sans avoir quitté le port » (147). Mais qu'est-ce que cela veut dire que René et Amélie ont choisi une existence malheureuse et tumultueuse ? Pourrait-on parler ici d'une tendance antidialectique dans le récit ? Certes, ni le narrateur ni René ne semblent conscients des détails de la vie d'Amélie une fois que René et elle se font leurs adieux. Ce que l'on sait, c'est que la sœur de René ne se retrouve pas encore au monastère. Elle souffre encore à cause des implications de ses sentiments envers son frère. La décision d'Amélie l'emmène on ne se sait où exactement mais elle n'a pas encore quitté le monde.

Résolu de partir en voyage à la recherche de quelque chose de transcendant, René se trouve promptement parmi les dépouilles de l'histoire. Du passé, il revint tout de suite au temps moderne à la poursuite de « quoi calmer son inquiétude » (152), ce « bien inconnu dont l'instinct me poursuit » (154). Ni le monde classique ni le temps moderne, y compris les merveilles de l'artiste et du musicien, malgré le plaisir qu'ils fournissent, ne suffisent à combler le vide qu'il ressent dans son âme. La solitude donne place à l'ennui.

Il est impossible d'ignorer ici la problématique kierkegaardienne qui revient évidemment à l'égoïsme qui commence avec Descartes (Husserl 1970). Ce que cherche l'individu, ce qui l'inspire à s'aventurer loin de son lieu de naissance et de sa propre culture, ce qui le pousse à

adhérer à un idéal qui essaie même de le transcender et de le défaire ne va pas nécessairement au-delà de la subjectivité. Il l'affirme, au contraire. Étant une base sur laquelle se déroule toute activité humaine, on le transcende en l'affirmant d'abord. Il se peut que ce qui s'obtient dans la vie de René soit la réification de cette reconnaissance « mystérieuse et céleste » de l'existence humaine.

Les aventures de René s'avèrent nulles : « Qu'avais-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue ? Se demanda-t-il ? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges ; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir » (150); « L'étude du monde ne m'avait rien appris, continue-t-il, et pourtant je n'avais plus la douceur de l'ignorance » (152). Au lieu de le rendre plus sûr, les voyages de René semblent n'avoir abouti qu'au redoublement de son chagrin et à la croissance de son angoisse. Une fois de retour en France, tout a changé, pour le pire, même son amitié avec Amélie. Cela mène René à se plaindre, « de la hauteur du génie, du respect pour la religion, de la gravité des mœurs, tout était subitement descendu à la souplesse de l'esprit, à l'impiété, à la corruption » (152). Ainsi, l'ennui donne lieu à l'indifférence et l'indifférence enfante le désespoir : « Je luttais quelque temps contre mon mal, dit-il, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'était nulle part et qui était partout, *je résolus de quitter la vie* » (156). Il offre ensuite les paroles suivantes, démontrant combien les résultats de ses recherches ne se traduisent qu'en une véritable perte : « tout m'échappait à la fois, l'amitié, le monde, la retraite. J'avais essayé de tout, et tout m'avait été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie, quand la solitude vint à me manquer, que me restait-il ? C'était

la dernière planche sur laquelle j'avais espéré me sauver, et je la sentais encore s'enfoncer dans l'abîme ! » (157).

Quelle crise amère ! Visant à se dessaisir de sa fortune avant de mettre en marche son dernier acte, René écrit à Amélie. Celle-ci rejoint immédiatement son frère, car elle sait lire entre les lignes et y déchiffre son secret. Une fois réunies, les âmes sœurs s'accoutument « à l'enchantement d'être ensemble » (158) et René promet de ne plus menacer sa vie. Quelques moments après, il trouve une lettre que lui adresse sa sœur, révélant son choix de la vie religieuse et l'invitant à l'imiter, car, écrit-elle, « je suis persuadée que vous-même, mon frère, vous trouveriez le repos dans ces retraites de la religion : la terre n'offre rien qui soit digne de vous ».

Il s'agit de trois prières orientées vers le vertical, pour ainsi dire, qui interrompent la narration par ailleurs consistante du récit. La valeur éducative de *René* est ainsi liée, en vertu de son orientation religieuse, à l'une des pratiques fondamentales de la vie religieuse : l'invocation divine. N'est-ce pas là l'engin de la poussée théologique de l'auteur ? Ne serait-ce une manifestation concrète de l'idée maîtresse du récit ? Quand on considère les occasions où René entend une « voix du ciel », on semblerait être au fond de l'imaginaire religieux. René ainsi adresse ses prières respectivement au « Grand Dieu », à « Dieu » et au « Prêtre du Très-Haut », résumant une intention quasi-anti-romantique de la part de Chateaubriand en faveur d'une anthropologie théologique chrétienne.

### 3 CHAPITRE II : L'ASPECT NARRATIF-DÉCLARATIF

La présence des motifs de la nature, de la solitude et de l'esthétique dans *René* ne fait pas de l'œuvre une création romantique, du moins pas nécessairement. Cela a été rappelé dans l'introduction de ce travail. Il est vrai que l'on ne pourrait dénier catégoriquement une influence romantique à la manière du 19<sup>e</sup> siècle sur Chateaubriand ou sur l'œuvre elle-même. Ils y ont été formés et appartiennent désormais à cette période de l'histoire. Cependant, l'œuvre littéraire en tant que médium de communication et d'expression artistique réclame une légitimité qui lui est propre. Dans ce cas, l'acte de lire lui-même requiert un art de lire, c'est-à-dire, une disposition agnostique envers le monde objectif en faveur de celui du récit, ainsi qu'un engagement épistémologique à s'y soumettre. Le monde objectif une fois suspendu, l'on se trouve en face d'un univers littéraire où l'on navigue à l'aide de véhicules littéraires.

On ne cherche pas à dénier à *René* une appartenance au romantisme. Il se pourrait bien qu'il en fasse partie. Ce qu'on évite de faire, c'est de tenir l'importance du récit pour acquise en raison d'une classification présumée. Cependant, l'aspect narratif-déclaratif réclame des considérations interprétatives qui lui sont propres. Comme l'affirme Freud, un travail littéraire tel qu'un poème peut en dire long sur la nature de la pensée, quoiqu'il ne dise rien des secrets de sa création (Bruner 1986). Dans ce deuxième chapitre, on compte examiner de près cette face herméneutique et montrer comment elle fonctionne au sein de *René*.

On oppose souvent une approche narrative à une approche propositionnelle. Par propositionnelle, on entend une adhérence rigide aux règles sinon aux formes qui sous-tendent un poème ou un roman en particulier. L'approche narrative se distingue dans la façon dont elle lie des images et des histoires et promeut le lecteur vers une expérience cohérente d'un récit particulier (*ibid.*). La narration en effet éduque à travers le concret et le réel et résiste à

l'abstraction. Venant ajouter à cela un élément déclaratif, l'on se trouve dans la forte poigne d'une dynamique pédagogique.

Ceci n'est rien de neuf. Chateaubriand serait en bonne compagnie parmi les géants de la littérature religieuse tels que John Bunyan, auteur du texte classique *Le Voyage du pèlerin*, sans parler des chefs-d'œuvre de Dante, de Tolstoï, de Dostoïevski et de Tolkien. Ce qui est innovateur chez Chateaubriand, surtout au début du 19<sup>e</sup> siècle, c'est l'emploi du sujet *romantique* à des fins *théologiques*. Au lieu de prôner les vertus du héros romantique, il les renverse, les poussant jusqu'à un point de rupture. Il paraît donc que *René* côtoie plus étroitement l'existentialisme religieux de Kierkegaard que le romantisme de Diderot. Est-il de pure coïncidence que la remarque suivante de Louisa Yousfi à propos du héros kierkegaardien fait écho au René de Chateaubriand : « Face à l'angoisse d'exister dans un monde où l'expression d'un choix individuel est déterminante, l'homme kierkegaardien endure le désespoir comme un fardeau constitutif à sa condition d'humain. 'Être soi' devient le défi existentiel par excellence, celui qui consiste à se tenir au seuil d'une infinité de possibilités et, dans un 'saut' fondateur, à assumer jusqu'au bout tous les risques d'une décision » (Yousfi 2014).

Il est vrai que René n'a jamais partagé le sort de Don Juan, du moins pas dans l'incarnation de l'esthète du personnage kierkegaardien. Mais ils aboutissent tous deux au même croisement entre un ennui profond et une angoisse insupportable bien que choisie. René admet avec désespoir, « Bientôt mon cœur ne fournit plus d'aliment à ma pensée, et je ne m'apercevais de mon existence que par un profond sentiment d'ennui. Je luttais quelque temps contre mon mal, mais avec indifférence et sans avoir la ferme résolution de le vaincre. Enfin, ne pouvant trouver de remède à cette étrange blessure de mon cœur, qui n'était nulle part et qui était partout, je résolus de quitter la vie » (156). L'anti-héros de Chateaubriand et le héros de la foi du philosophe

danois ne sont pas du tout identiques. Mais ils exhibent des parallèles importantes, à savoir une introspection vécue, consciemment ou non, à la recherche de Dieu et aboutissant à une fin où la religion triomphe. Comme écrit Pierre Reboul dans l'introduction de cette édition de *René*, « ce que cherche René de pays en pays, ce *bien inconnu* auquel il aspire, c'est Dieu – et c'est pourquoi, précisément, 'le chant naturel de l'homme est triste' » (16).

L'aspect narratif-déclaratif de *René* laisse se faire voir le pouvoir éducatif de l'histoire. Les contributions du déclaratif à cette dynamique sont considérables. Le narratif, puisqu'il raconte une histoire, a tendance de s'universaliser et de se faire l'égal de l'histoire : l'histoire = l'*histoire*. Bien qu'il nous appartienne de maintenir à la fois la continuité et la discontinuité qui sévissent entre ces deux concepts (Ricoeur 1983), l'effet équilibrant des paroles déclaratives interrompt toute poussée généralisatrice. Un présent gnomique s'installe au sein de ces paroles, les rendant suffisamment puissantes et autoritaires. Une série de paroles en aparté à travers lesquelles René en particulier, et Chactas et le P. Souël aussi, donnent une forme critique à un élément par ailleurs narratif. Parfois, ces aphorismes affirment ; d'autres fois, ils interrogent ; et souvent ils exaltent la religion et vantent ses vertus. Et ils visent toujours à donner des leçons. On peut les grouper selon les quatre catégories pédagogiques suivantes : 1. La philosophie générale, 2. la faiblesse de l'homme, 3. le passage du temps et 4. la religion. En voici des exemples. Sauf dans les cas indiqués, toutes ces paroles viennent de René :

#### 1. Philosophie générale

- a. « Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent » (147).
- b. « La douleur n'est pas une affection qu'on épuise comme le plaisir » (166).

- c. « L'architecte bâtit, pour ainsi dire, les idées du poète, et les fait toucher aux sens » (150).
  - d. « On ne hait les hommes et la vie que faute de voir assez loin » (170, le P. Souël).
  - e. « [I]l n'y a de bonheur que dans les voies communes » (171, Chactas).
2. La faiblesse de l'homme
- a. « Ô faiblesse des mortels ! Ô enfance du cœur humain qui ne vieillit jamais !  
Voilà donc à quel degré de puérité notre superbe raison peut descendre ! Et encore est-il vrai que bien des hommes attachent leur destinée à des choses d'aussi peu de valeur que mes feuilles de saule » (155).
  - b. « Force de la nature, et faiblesse de l'homme : un brin d'herbe perce souvent le marbre le plus dur de es tombeaux, que tous ces morts si puissants, ne soulèveront jamais ? (148).
  - c. « [D]ans tout pays, le chant naturel de l'homme est triste, lors même qu'il exprime le bonheur. Notre cœur est un instrument incomplet, une lyre où il manque des cordes, et où nous sommes forcés de rendre les accents de la joie sur le ton consacré aux soupirs » (155).
  - d. « La famille de l'homme n'est que d'un jour : le souffle de Dieu la disperse comme une fumée. À peine le fils connaît-il le père, le père le fils, le frère la sœur, la sœur le frère ! Le chêne voit germer ses glands autour de lui : il n'en est pas ainsi des enfants des hommes ! » (163).

- e. « Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie, et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit ? le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée » (149).
3. Le passage du temps
- a. « Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonies » (145).
- b. « Heureux ceux qui ont fini leur voyage, sans avoir quitté le port, et qui n'ont point, comme moi, traîné d'inutiles jours sur la terre ! (147).
- c. « Le passé et le présent sont deux statues incomplètes : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges ; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir » (150).
- d. « Hélas ! chaque heure dans la société ouvre un tombeau, et fait couler des larmes » (153).
- e. « Rien ne m'a plus donné la juste mesure des événements de la vie, et du peu que nous sommes. Que sont devenus ces personnages qui firent tant de bruit ? le temps a fait un pas, et la face de la terre a été renouvelée » (149).
4. La religion
- a. « Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir » (146).
- b. « La religion triomphe » (165).



- c. « Ô joies de la religion, que vous êtes grandes, mais que vous êtes terribles ! (165)
- d. « Jeune présomptueux, qui avez cru que l'homme se peut suffire à lui-même, la solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu ; elle redouble les puissances de l'âme en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer. Quiconque a reçu des forces doit les consacrer au service de ses semblables : s'il les laisse inutiles, il en est d'abord puni par une secrète misère, et tôt ou tard le ciel lui envoie un châtiment effroyable » (171).

### **Les symboles : le problème de la cloche**

À première vue, la place de la cloche dans *René* paraît iconique et révélatrice. Si sublime est son effet présumé dans le cadre humain qu'il serait justifiable de le comparer à la voix même de Dieu. La description de René de cet effet dans son âme est vraisemblablement mystique. Il partage ses sentiments dans le passage suivant :

Chaque frémissement de l'airain portait à mon âme naïve l'innocence des mœurs champêtres, le calme de la solitude, le charme de la religion, et la délectable mélancolie des souvenirs de ma première enfance. Oh ! quel cœur si mal fait n'a tressailli au bruit des cloches de son lieu natal, de ces cloches qui frémissent de joie sur son berceau, qui annoncèrent son avènement à la vie, qui marquèrent le premier battement de son cœur, qui publièrent dans tous les lieux d'alentour la sainte allégresse de son père, les douleurs et les joies encore plus ineffables de sa mère ! (146)

Quel sublime instrument ! Un héros et un héraut à la fois ! Synecdoque célèbre de la vie religieuse, la cloche est le tout en tout. Toutes les puissances de la foi catholique y sont insufflées

par René. Personnalisée et octroyée d'un caractère mystique, la cloche fait appel aux gens, incarne la piété et frémit de joie. Elle atteint les dimensions cachées de l'univers et ponctue avec sa voix hérauldique les moments les plus signifiants de l'existence. C'est la cloche qui annonce jusqu'au bout du monde l'entrée et la sortie de chaque âme. Elle met en suspension le temps chronologique en faisant appel à l'infini et l'affirme en même temps. C'est ce qui permet à René de retourner aux souvenirs de sa « première enfance » au son de « l'airain ». Le son de la cloche se fait l'écho de l'éternité. Héraut de la vie et de la mort, c'est à la cloche que doit la religion son charme et son enchantement. Certes, c'est à l'homme de dicter l'heure et l'occasion où la cloche doit sonner. La cloche lui parle et il parle à travers la cloche. De plus, les vibrations sonores du bronze moulé dérivent de la force humaine leur vigueur et leur ténacité. Néanmoins, l'être humain ne change pas de statut. Il est pris dans un paradoxe et il en est conscient. L'existence de la cloche et son attachement au sein du temple religieux offre toute l'évidence nécessaire. D'une façon un peu étrange, l'être humain cherche ainsi à se libérer, à se transcender. Car c'est à travers ses œuvres que l'au-delà s'ouvre à lui. C'est à l'aide de ses forces créatrices qu'il se confirme en tant qu'existant. Par ses efforts, il révèle à la fois ses forces et ses lacunes. N'est-ce pas cela qu'ont appelé *anxiété* les philosophes dits existentialistes ? La cloche dans son existence en tant que messager de la vie et de la mort ne suscite-t-elle pas l'angoisse dont parle Kierkegaard ? Mais n'est-ce pas ce qu'affirme René quand il déclare : « Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent » ? (147) La religion constitue alors un espace de retraite, de régénération et de repos (160), là où l'on retrempe « son âme à la fontaine de vie » (153). Plus concrètement, c'est à l'église qu'on atteint la sérénité, d'après René ; c'est là qu'on fait « expirer les passions et les orages du monde » (153).

La déclaration suivante vient du même discours où René prône les puissances et les vertus de la cloche : « Tout se trouve dans les rêveries enchantées où nous plonge le bruit de la cloche natale : religion, famille, patrie, et le berceau et la tombe, et le passé et l'avenir » (146). Dans ces lignes, la cloche n'agit pas directement sur les phénomènes de la vie mais sur les « rêveries enchantées » qu'inspire le son de la cloche. N'est-ce une référence à l'esprit humain et à sa capacité de se servir de son imagination comme refuge ? Dans cet espace, la religion se subsume toujours, quoiqu'on y accorde la place la plus sublime.

Bien que dans le symbole de la cloche au début du récit, on entende l'abaissement de l'être humain par rapport même à ses propres créations, ce déclaratif change tout cela. Comment est-ce qu'un créateur ne deviendrait-il jamais l'objet passif de sa propre invention qui, une fois forgée, agirait sur lui ? seulement au moyen d'un symbole. Un symbole, du point de vue logique, participe à la réalité qu'il représente. Ceci constitue la différence entre un symbole tel qu'une cloche ou un crucifix dans un premier lieu, et un signe, disons un octogone rouge sur lequel le mot ARRÊT a été écrit en gras. La différence est claire : on n'a pas besoin du panneau de circulation pour opérer une voiture tandis que la cloche est indissociable de l'expérience religieuse. La place accordée à la cloche par René est transcendante ; c'est le moins que l'on puisse dire.

#### 4 CHAPITRE III : L'ASPECT CONFSSIONNEL-DÉVOTIONNEL

On a déjà vu comment les deux premiers aspects, l'aspect biographique-descriptif et l'aspect narratif-déclaratif, fonctionnent dans le récit. Dans l'aspect narratif-déclaratif, par exemple, on a vu comment une narration peut contenir les instruments de sa propre interruption. C'est la nature du narratif de donner lieu à toutes sortes de possibilités, tout comme la réalité qu'il essaie de présenter. Il emploie les éléments de la réalité concrète pour éduquer ses lecteurs. Cependant, déployé seul, le narratif peut trop se pencher sur sa propre universalité, d'où la nécessité du concomitant descriptif.

L'efficacité de chaque aspect dépend de ce qu'il fonctionne selon ses propres limites car ils ne sont pas interchangeables. Comme des instruments de précision, chacun a ses compétences et chacun a ses limites. Les trois aspects sont liés du point de vue logique et du point de vue pratique. C'est-à-dire que, quelle que soit la situation, on ne peut substituer un aspect pour un autre.

L'aspect confessionnel-dévotionnel qui est le sujet de ce dernier chapitre va au-delà des limites des autres. D'un point de vue épistémologique, il permet l'exploration des idées vraisemblablement religieuses. Il est évident, au niveau du langage et des idées, que l'imaginaire religieux s'occupe des phénomènes dits appartenant à la dimension verticale de l'existence, pour ainsi dire, contre ceux de l'horizontale. Cela n'implique pas nécessairement de dichotomie entre le religieux et le non-religieux. Comme on l'a vu au cours de ce mémoire, particulièrement dans la notion de *rencontre* mentionnée au début, les lignes de démarcation entre les réalités auxquelles les aspects correspondent ne se font qu'au niveau du style ou des symboles. Le texte retient son caractère de texte même quant à l'imaginaire religieux. Un motif libérateur fonctionne au sein de la dynamique confessionnelle-dévotionnelle. Il procure à l'auteur l'espace

et le langage propres aux expériences humaines qui, peut-être, sont généralement exclues ou réduites à un niveau accessoire. La dynamique confessionnelle-dévotionnelle s'obtient naturellement dans les expériences de René. Les thèmes associés à la biographie et à la narration ne peuvent pas convenablement accommoder ce que requièrent les émotions et les passions d'un personnage au fond de l'angoisse.

## **Exégèses**

### **Pensées préliminaires**

Ayant voyagé à travers le monde à la recherche de quelque chose à quoi s'attacher, René tombe dans une angoisse profonde et le fait savoir dans un langage détaillé et fort précis. Il offre son autoportrait en utilisant les paroles suivantes :

La solitude absolue, le spectacle de la nature, me plongèrent bientôt dans un état presque impossible à décrire. Sans parents, sans amis, pour ainsi dire, sur la terre, n'ayant point encore aimé, j'étais accablé d'une surabondance de vie. Quelquefois je rougissais subitement, et je sentais couler dans mon cœur comme des ruisseaux d'une lave ardente ; quelquefois je poussais des cris involontaires, et la nuit était également troublée de mes songes et de mes veilles. Il me manquait quelque chose pour remplir l'abîme de mon existence : je descendais dans la vallée, je m'élevais sur la montagne, appelant de toute la force de mes désirs l'idéal objet d'une flamme future ; je l'embrassais dans les vents ; je croyais l'entendre dans les gémissements du fleuve ; tout était ce fantôme imaginaire, et les astres dans les cieux, et le principe même de vie dans l'univers (154).

Cette péricope nous aide à comprendre les conditions qui pousseront René à contempler la mort. Il est allé partout. Il a parcouru le long du temps et de l'espace en

visitant les civilisations passées et présentes. Il s'est retiré jusqu'au fond des bois pour contempler la nature. Il a visité des églises et a passé du temps avec d'autres pèlerins qui semblaient partager son sort. Cependant, ce qui lui reste, c'est le poids insupportable de la solitude et de l'angoisse. René est en état de crise existentielle. Alors, il prie.

Mais avant de passer à la prière, déchiffrons un peu les idées complexes exprimées dans le paragraphe précédent. L'adjectif « absolue » est très fort quand il qualifie la solitude. Si la solitude signifie l'état d'être seul dans la nature, que pourrait indiquer l'absolutisation de cet état ? René s'est tourné vers la solitude à la recherche de quelque chose. C'est un état qui devait nourrir l'âme. Dans le cas de René, il donne plus qu'il ne reçoit et donc devient alors pire qu'avant.

Le choix des mots dans la phrase suivante est très intéressant : « Sans parents, sans amis, pour ainsi dire n'ayant point encore aimé ». Ce que cherche René, semble-t-il, c'est une relation, non une simple chose qu'on puisse posséder ou une idée religieuse sur laquelle on puisse méditer. Il cherche un objet d'amour qui est commensurable à la profondeur du mal qu'il éprouve. En plus de cela, René ressent l'absence et de ses parents et d'Amélie. On n'a pas le temps ici de faire une analyse psychologique mais il est évident que cela pourrait être très utile. René est angoissé tout plein. Son langage passe du concret au métaphorique, du littéral au symbolique, comme il se retourne vers lui-même à travers son imagination en vue d'éprouver ce qu'il désire. Le texte n'adresse pas les questions de manie, alors elles doivent rester ouvertes.

## La prière première

Bien que la péricope ci-dessus soit la première prière, il est évident que les mêmes sentiments y sont manifestés. À la page 153, René prononce les mots suivants : « Grand Dieu, qui vit en secret couler mes larmes dans ces retraites sacrées, tu sais combien de fois je me jetai à tes pieds, pour te supplier de me décharger du poids de l'existence, ou de changer en moi le vieil homme ! » Puis il continue avec des mots qui révèlent autant qu'ils incarnent une confession. Interrogeant, ils semblent dissimuler une intention homilétique : « Ah ! Qui n'a senti quelquefois le besoin de se régénérer, de se rajeunir aux eaux du torrent, de retremper son âme à la fontaine de vie ? Qui ne se trouve quelquefois accablé du fardeau de sa propre corruption, et incapable de rien faire de grand, de noble, de juste ? »

Avant d'essayer de déchiffrer cette première requête, analysons un peu de près comme avant les mots qu'emploie le narrateur et comment ceux-ci fonctionnent dans le texte. Il est très commun, mais de toute façon remarquable ici, l'emploi de l'adjectif « grand » pour qualifier le titre « Dieu ». Malgré tous ses problèmes, il reste en René une véritable croyance que l'objet de ses recherches et de sa foi, que ce dont il manquait pour « remplir l'abîme » de son existence et qui lui est après tout inconnu se trouve dans une idée *particulière* de Dieu. On ne serait pas du tout surpris, s'il se tournait vers le personnage biblique, Job, comme à la recherche d'une commisération. On ne serait même pas surpris s'il décidait d'accepter les conseils décourageants des amis et de la femme de Job qui le pressaient de maudire Dieu.

Il est évident que René ne prie pas pour la première fois. Il l'a fait bien quelquefois : « combien de fois je me jetai à tes pieds ? » suggère une habitude ou

dévotion passée. Le passé simple indique qu'il ne le fait plus. Non pas qu'il ne prie pas – on est au milieu d'une prière – mais qu'il ne le fait point comme auparavant. Pour une raison qui n'est pas mentionnée dans le texte, il a changé de tactique. Cette prière a l'air d'une plainte. Apparemment, même le grand Dieu n'a pu l'aider.

La référence à un lieu secret vient sans doute des paroles de Jésus dans Mathieu 6. Il dit, « Mais quand tu fais un acte de compassion, que ta main gauche ne sache pas ce que fait ta main droite, afin que ton acte de compassion se fasse dans le secret ; et ton Père, qui voit dans le secret, te le rendra ». Le verbe *voir* (« qui vit en secret ») est aussi au passé simple, ce qui indique une fois encore une action achevée dans le passé ; c'est-à-dire que René a fini de verser des larmes. Un jeu de mots, peut-être, mais « Grand Dieu qui vit en secret » a une double signification à cause de l'identité entre le présent de l'indicatif et le passé simple. Soit Dieu vit en secret couler mes larmes dans un passé indéterminé, soit Dieu vit en secret dans ces retraites sacrées. Cette dernière possibilité donnerait une explication à cette prière qui n'est qu'une expression de ce que René ne fait plus.

Le confessionnel est fort parce qu'il est de nature biographique. Dans le cadre du confessionnel, René révèle la raison de ses prières passées : le rajeunissement et la régénération dans un lieu et la mort dans l'autre. Cela mène directement à la décision de mettre fin à sa vie. Il semble avoir voulu que Dieu le fasse. Il ne prie plus de la manière exprimée par le passé simple de la première prière, « je me jetai à tes pieds » parce qu'il, on pourrait entendre, est devenu indifférent ou ne croit plus que ce soit possible. De toute façon, ses paroles sont instructives. Leur forme interrogative les adoucit, les rendant plus acceptables.



## Prière II

La deuxième prière est au mode conditionnel. Elle consiste en deux paroles qui commencent par la conjonction « si » et qui se terminent par trois points de suspension, comme pour indiquer que le résultat de chaque hypothèse pourrait être extrapolé au-delà de ce qui a été déjà dit : « Ô Dieu ! si tu m'avais donné une femme selon mes désirs ; si, comme à notre premier père, tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moi-même... Beauté céleste, je me serais prosterné devant toi ; puis, te prenant dans mes bras, j'aurais prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie » (156).

Cette deuxième prière est différente des autres pour des raisons de grammaire. Les hypothèses, lesquelles sont adressées à Dieu, n'ont pas de résultats, et les résultats, lesquels sont destinés à une amante imaginaire, ne reposent pas sur les hypothèses. Bien que les interlocuteurs soient distincts, l'un divin et l'autre imaginaire, les verbes des hypothèses correspondent précisément à ceux des résultats : le plus-que-parfait et le conditionnel passé dans la première phrase ; le conditionnel passé 2<sup>e</sup> forme et le conditionnel passé première forme dans la seconde.

Si tu m'avais donné une femme selon mes désirs... je me serais prosterné devant toi.

Si... tu m'eusses amené par la main une Ève tirée de moi-même... j'aurais prié l'Éternel de te donner le reste de ma vie.

L'emploi du plus-que-parfait et du conditionnel passé 2<sup>e</sup> forme dans les hypothèses montre que René pense à un temps passé antérieur à son présent. En ce faisant, il interroge Dieu. Bien que ce ne soit pas explicité, les deux premières prières semblent véritablement liées, toutes les deux étant constitutives de la condition qui produit le résultat de la troisième prière, « pardonnez à un malheureux » (156-7).

Comme dans la première, cette deuxième prière a un air agnostique. René reproche indirectement Dieu de ne lui avoir pas donné de femme et d'opportunité de « créer des mondes ». On remarque aussi que René ne cherche plus Dieu. Il s'adresse à lui comme pour l'informer que c'était à lui de changer les choses et s'il l'avait fait, René n'aurait guère eu recours à une telle violence. La confession se fait lorsque René s'adresse à une femme imaginaire qui revient à l'idée qu'il tâtonnait dans les ténèbres de son imagination en vue de trouver l'inconnu. De là il tombe dans une profonde mélancolie de laquelle il ne voulait point sortir.

Il faut remarquer aussi que, contrairement à Amélie, René n'a jamais pensé à sa sœur en termes romantiques. Comme on a déjà discuté, Amélie représente la réification d'une vision mystique pour son frère. Elle inspire en lui une énorme adoration dénuée de sensualité, pour ainsi dire. Voici comment il la décrit dans l'une de ses odes qu'il lui adresse : « Elle était si belle, il y avait sur son visage quelque chose de si divin, qu'elle excita un mouvement de surprise et d'admiration » (164). Amélie reconnaît cette vertu dans son frère. Elle l'avoue dans sa prière au couvent le jour de sa consécration. René l'entend prier à voix basse comme si la pénitente s'adressait directement à lui (165).

### **Prière III**

La troisième prière se prononce immédiatement après la confession des pensées suicidaires de René. La limite de la solitude a été établie. René offre une pénitence sans l'intention de changer d'avis. C'est plutôt une tournure vers la résignation. Il n'en peut plus. Cependant, il met tout aux pieds de Dieu sans le blâmer directement. En fait, il se blâme lui-même :

Prêtre du Très-Haut, qui m'entendez, pardonnez à un malheureux que le ciel avait presque privé de la raison. J'étais plein de religion, et je raisonnais en

impie ; mon cœur aimait Dieu, et mon esprit le méconnaissait ; ma conduite, mes discours, mes sentiments, mes pensées, n'étaient que contradiction, ténèbres, mensonges. Mais l'homme sait-il bien toujours ce qu'il veut, est-il toujours sûr de ce qu'il pense ? Tout m'échappait à la fois, l'amitié, le monde, la retraite. J'avais essayé de tout, et tout m'avait été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie quand la solitude vint à me manquer, que me restait-il ? C'était la dernière planche sur laquelle j'avais espéré me sauver, et je la sentais encore s'enfoncer dans l'abîme ! (156).

On doit remarquer tout d'abord que René vouvoie Dieu dans cette prière alors qu'il l'avait tutoyé dans les autres. Dieu est ici le Prêtre du Très-Haut, un troisième titre en d'autant de prières. Le Grand Dieu de la deuxième prière était un Dieu dont il attendait des miracles. Ce troisième est un Prêtre Dieu, qui a le pouvoir d'absoudre les péchés du pénitent. Ainsi commencent les déclarations de dévotion : « j'étais plein de religion... mon cœur aimait Dieu ». Ensuite, des confessions : « je raisonnais en impie... mon esprit le méconnaissait... ma conduite, mes discours, mes sentiments, mes pensées, n'étaient que contradictions, ténèbres, mensonges ».

Cette troisième prière a une partie additionnelle : un témoignage ou plutôt une note de justification qui clarifie la décision du personnage : « Tout m'échappait à la fois, l'amitié, le monde, la retraite. J'avais essayé de tout, et tout m'avait été fatal. Repoussé par la société, abandonné d'Amélie quand la solitude vint à me manquer, que me restait-il ? C'était la dernière planche sur laquelle j'avais espéré me sauver, et je la sentais encore s'enfoncer dans l'abîme ! » (157). Il est bon de remarquer que l'acte de pénitence est de nature anticipatoire. René voulait que Dieu lui pardonne non un acte passé mais ce qu'il

allait faire, ce qu'il a nommé « acte insensé » (157) : « Le moment était venu ou j'allais expier toutes mes inconséquences. Dans mon délire j'avais été jusqu'à désirer d'éprouver un malheur, pour avoir du moins un objet réel de souffrance ».

Une quatrième prière se dit à la fin du récit. La consécration d'Amélie est son occasion. On l'a déjà citée au moins une fois, mais elle mérite une quelque élaboration brève. La dynamique confessionnelle-dévotionnelle s'applique comme auparavant. Amélie avait demandé à René de lui servir de père à l'occasion de sa profession. Elle le supplia, « daignez m'y servir de père ; ce rôle est le seul digne de votre courage, le seul qui convienne à notre amitié, et à mon repos » (163). René se présenta à l'église où la cérémonie devait dérouler. Il brûlait d'une passion violente. « L'enfer, dit-il, me suscitait jusqu'à la pensée de me poignarder dans l'église, et de mêler mes derniers soupirs aux vœux qui m'arrachaient ma sœur » (164).

C'est à cette occasion que la religion se révèle triomphale s'incarnant en Amélie. Et sa présence angélique suffit pour calmer la colère de son petit frère qui confesse à son tour, « vaincu par la glorieuse douleur de la sainte, abattu par les grandeurs de la religion, tous mes projets de violence s'évanouirent ; ma force m'abandonna ; je me sentis lié par une main toute-puissante, et, au lieu de blasphèmes et de menaces, je ne trouvai dans mon cœur que de profondes adorations et les gémissements de l'humilité » (164). Amélie, pleine de douleur et de honte en raison de ses affections pour son frère, doit se soumettre elle aussi à cette main toute-puissante. Elle veut se faire épouse du Christ. Elle doit renoncer à tout ce qui l'attache au monde ; elle doit « mourir au monde » et cela se fait « à travers le tombeau », quoique de manière symbolique. Par sa prière, elle affirme sa relation à l'absolu et révèle qu'elle aussi, à l'instar d'Abraham, le héros kierkegaardien, est héroïne de la foi (Kierkegaard 1983).

## 5 CONCLUSION

Dans ce mémoire, on cherchait à soumettre *René* de Chateaubriand à une analyse épistémologique, en vue d'arriver à une interprétation plus approfondie que celle qu'on obtiendrait d'après une approche qui se penche purement sur les thèmes du romantisme du 19<sup>e</sup> siècle. Ayant conçu un schéma inductif qui provient de l'expérience du récit lui-même, on est arrivé à des motifs dyadiques dont un aspect biographique-descriptif, un aspect narratif-déclaratif et un aspect confessionnel-dévotionnel. Dynamiques, les relations de ces motifs entre eux ont constitué la base théorique d'une approche interprétative portant simultanément sur un engagement herméneutique et phénoménologique.

On est parvenu à la conclusion que *René* sert un but éducatif. Il est évident que les symboles, les images et les histoires du récit trahissent une orientation religieuse et chrétienne. Cependant, les diverses interruptions qui se font à travers le texte sous formes de paroles en aparté ou d'aphorismes, donnent preuve à une base philosophique encore plus profonde. C'est-à-dire que les engagements théologiques qui y sont déployés se réclament d'une disposition universelle. Problématique peut-être, mais justifiable si l'on est en effet en présence d'efforts inclusifs de la part de Chateaubriand.

Moins justifiable est la revendication de buts apologétiques pour cette œuvre importante. Mais ne pourrait-on conjecturer que le genre littéraire ait certaines limites qui le rendent moins favorable aux types d'argumentation associés à l'apologétique ? C'est impossible à vérifier, car c'est une disposition éducative qui triomphe dans *René*. Tout en déclarant que le récit n'atteint pas ses buts apologétiques, admettons qu'il enseigne très bien sur les dangers d'une vie errante, vécue, comme le dit le P. Souël, dans l'absence de

Dieu. Le rôle essentiel des vertus chrétiennes à orienter le pèlerin vers une vie communale est aussi clair. Comme le dit le P. Souël, « la solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu ; elle redouble les puissances de l'âme en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer. Quiconque a reçu des forces doit les consacrer au service de ses semblables : s'il les laisse inutiles, il en est d'abord puni par une secrète misère, et tôt ou tard le ciel lui envoie un châtement effroyable » (171).

Que *René* incarne une telle disposition, cela est indéniable.

## BIBLIOGRAPHIE

### Texte de référence

François-René de Chateaubriand. 1964. *Atala~René*. Paris : Flammarion.

### Textes critiques

Bruner, Jerome S. 1986. *Actual minds, possible worlds*. Cambridge: Harvard University Press.

Husserl, Edmund. 1989. *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*. Paris: Gallimard.

Kierkegaard, Søren. 1974. *Concluding Unscientific Postscript*. Princeton: Princeton University Press.

———. 2000. *Crainte et tremblement*. Paris : Rivages

Ricœur , Paul. 1991. *Temps et récit*. Paris : Éditions du Seuil.

Richards, Robert J. 2002. *The Romantic Conception of Life: Science and Philosophy in the Age of Goethe*. Chicago: The University of Chicago Press.

Yousfi, Louisa. « Kierkegaard : de l'angoisse d'exister », *Sciences humaines*, vol. 256, no. 2, 2014, p. 33-33.